

UNE SILHOUETTE DANS LA NUIT AVEC DES PAROLES DE LUNE DANS UNE PLUIE OPAQUE

Elle est seule dans la nuit, elle attend. Il pleut. «Ombre, prétexte, fantôme peut-être». Ombre dans la nuit, ombre de la nuit, portée par sa voix. Frêle apparition qui parle et dit sa déchirure, sa blessure à jamais ouverte, le secret longtemps gardé dans son corps flétri, son fardeau.

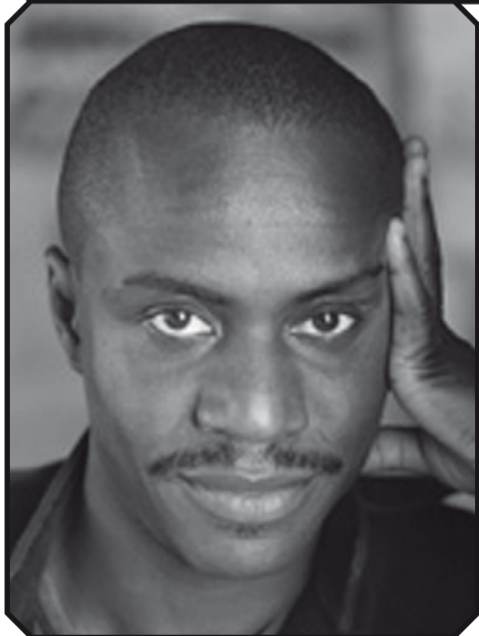
A fleur de mots, à fleur de rage, une silhouette dans la nuit, avec des paroles de lune dans une pluie opaque. Elle évoque le temps d'avant. Avant l'oncle. Avant le voisin au sourire gras. Avant... ses robes, ses «jupes froissées». Avant l'homme, «cette charogne». Celui qui a brisé son enfant, son Ideline. Elle attend le temps de la vengeance. Elle attend avec, dans sa main, «l'orage et le glaive».

Une femme seule dans la fureur complice des eaux de la terre. Une femme seule face aux hommes, dans la nuit du monde. Une ombre en devenir dans la bienveillante chaleur de l'écoute. Une femme en métamorphose par la magie des mots.

Bernard Magnier

GUY RÉGIS JR :

« LES INTELLECTUELS ONT TOUJOURS JOUÉ UN GRAND RÔLE DANS LA VIE SOCIALE ET POLITIQUE HAÏTIENNE »



Bernard Magnier : Dans la très riche littérature haïtienne, vers quels auteurs vont vos préférences ?

Guy Régis Jr : Aucun écrivain de ma génération ne peut ignorer l'héritage, aussi infime soit-il, de Frankétienne ? Même ses fulgurances gratuites nous sont nourriture. J'ai eu la chance de lire et de côtoyer intimement Syto Cavé, de lire Jacques Roumain, Jacques-Stephen Alexis, René Depestre, Georges Castera, René Philoctète, Marie Chauvet, d'admirer fortement Jean-Claude Charles, Jean Métellus, Emile Olivier, de pratiquer Louis-Philippe Dalember, Lyonel Trouillot, Dany Laferrière, Yanick Lahens, Marc Exavier... Et beaucoup d'autres encore de ma génération, ou plus jeunes que moi, qui ont un talent impossible à démentir : Bonel Auguste, Jean Desrivières, Faubert Bolivar, Makendy Orce, Lavoie Aupont, Duckens Charitable, James Noël, etc...

Comment expliquez-vous cette vitalité créatrice haïtienne dont on a pu encore constater la force lors des derniers événements tragiques ?

Nous avons un patrimoine littéraire extraordinairement riche. Notre littérature, liée à l'histoire foisonnante du pays, est bondée d'auteurs, de mouvements esthétiques, littéraires divers, les uns plus ambitieux que les autres, et il nous reste encore beaucoup à découvrir de ce qui a été. La vitalité, comme vous dites, de la littérature haïtienne d'aujourd'hui n'est pas si étonnante que ça à mon avis. Ce n'est pas un ovni. On la doit au travail de grands hommes, des bases, des piliers plantés par nos prédécesseurs, et sur qui nous pouvons compter. L'Indigénisme qui prélude à la Négritude, en est un exemple indéniable.

Pensez-vous que cette vitalité va perdurer ?

Aujourd'hui, j'ai peur du futur car nous avons de moins en moins d'écoles pour former les es-

« Le modique temps du théâtre de la vie. Que peut-on contre lui, contre le temps ? »

Guy Régis Jr

prits. Et les lieux de rencontre ou de diffusion, qui ont façonné les écrivains, les intellectuels, qui leur faisaient faire leurs premières armes, pendant les deux siècles de la littérature haïtienne, sont aujourd'hui peu nombreux. Et même quand ils existent, ces lieux ne profitent pas vraiment à l'échange. Chacun garde son « mystère », son dieu qui le protège. Nous sommes tellement liés à nos terreaux que nous nous ignorons. L'autre existe pourtant, mais dans l'adversité. Nous sommes solidaires, oui, mais dans le malheur. Il suffit d'un drame pour qu'on se réunisse et le lendemain chacun se referme, se réfugie derrière son bouclier de la peur. Peut-être, faut-il voir là, les sévices du lendemain de l'obscurantisme éternel, de l'effroi « duvalérien »... Assez de théories là-dessus ! Il faut dépasser ces temps de méfiance acerbe.

S'il faut aujourd'hui une vraie concertation des forces vives, elle devra passer par l'art.

Vous avez eu la possibilité de retourner en Haïti un mois, après la catastrophe.

Des images avaient précédé votre confrontation avec la réalité, quelles ont été vos premières impressions ? Dans quel état avez-vous découvert votre pays ?

Il faut vraiment être crédule pour croire en des journalistes qui n'ont que des éléments épars sur tout un pays. C'est si complexe un individu. Que dire de huit millions et quelques... Quant à ce que j'y ai vu, je préfère ne pas trop en parler mais penser à ce qu'il nous reste à édifier.

Les « ingrédients » du spectacle

On parle beaucoup dans les medias occidentaux de l'inefficacité du pouvoir haïtien, de la

sur-présence américaine, de la rivalité (ou du moins du manque de concertation) entre les ONG, quel est votre point de vue à ce sujet ?

Encore les médias ! Qu'est-ce qu'on s'en fout !

Le rôle majeur des écrivains pour la connaissance du drame dans le monde a été souvent mis en avant, qu'en est-il sur place ?

Les intellectuels, les écrivains ont toujours joué un grand rôle dans la vie sociale, politique haïtienne. Cela ne date pas d'hier. Il reste que le pays est toujours en proie à l'analphabétisme et cela, bien sûr, rallonge le pont de l'incompréhension. Et certains points de vue populistes, qui m'horripilent au plus haut point, grossissent davantage l'ignorance autour de ce pays, et réchauffent ardemment le foyer de l'obscurantisme.



THÉÂTRE / HAÏTI

MOI, FARDEAU INHÉRENT

25 MAI / 5 JUIN 2010 du mardi au vendredi à 20h, le samedi à 16h

Texte et mise en scène **Guy Régis Jr**
Scénographie **Jean-Christophe Lanquetin**
Création sonore **Christophe Séchet**
Création lumières **Maryse Gautier**
Régie **Leslie Sozansky-Sanchez**
Avec **Nanténé Traoré**

PASCAL COLRAT

LA CULTURE DOIT ÊTRE NON PAS « UNE » DES PRIORITÉS MAIS « LA » PRIORITÉ

A l'heure où beaucoup pensent que l'urgence est ailleurs, quelle est la place faite à la littérature, à la peinture, à l'art ?

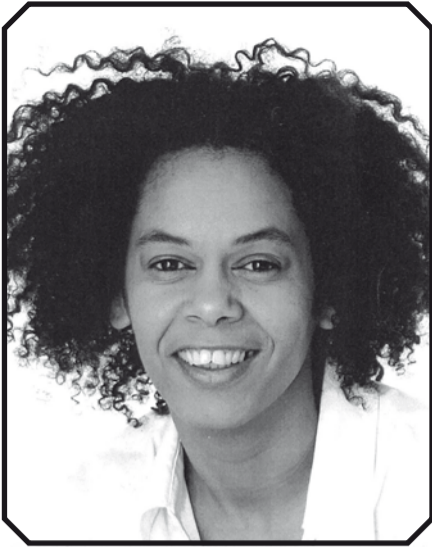
Je suis déçu de la place réservée aux arts dans le monde. Je suis encore plus déçu en Haïti. Même le jeune homme barbu l'avait compris, il y a deux mille ans, « L'homme ne vit pas de pain seulement... » En France, vous avez eu Malraux. A Cuba, une conscience. En Haïti, il nous reste à comprendre que la culture dans la politique de l'Etat ne doit pas être une des priorités mais la priorité. Une fois que tu as la culture, si tu sais la préserver, la faire grandir, si tu n'as pas le reste, tu es en passe de l'acquiescer...

De nombreux écrivains haïtiens ont déjà écrit sur le drame (poèmes, nouvelles, chroniques publiées dans la presse ou dans recueils, etc). Et vous ? Avez-vous trouvé les mots ?

C'est une question de pouvoir d'encasement ou d'absorption des uns et des autres. Il y en a qui ont besoin d'exorciser très vite. Et puisque leur métier c'est d'écrire, alors pourquoi ne pas s'exprimer sur un drame qui leur est si proche ? Ces écrivains qui, très vite, se sont exprimés, m'ont apporté réconfort lorsque j'étais hors du pays. Je me sentais comme eux, près d'eux, investi du même projet : celui de faire connaître autrement ce pays.

« L'art reste tenace face à la destruction » disiez-vous dans un précédent entretien consacré à votre pièce Ida, présentée au TARMAC en 2008. La phrase semble d'une terrible actualité...

L'art survit même au vivant. Je suis persuadé qu'il survivra aux plus irréductibles des êtres vivants, même aux insectes, les plus résistants dans la chaîne qui eux-mêmes nous survivront. Cette phrase, quand elle n'est pas marquée, inscrite sur la pierre, elle est mémoire éternelle... Alors !



→ les plateaux de théâtre. Politiquement déjà, c'était fort. Et puis il y avait la langue si belle, si puissante, cet univers, cette démesure. S'emparer, se laisser traverser par cette langue-là, par ce théâtre-là, c'était une expérience très très forte, fondatrice.

Il y a aussi le rôle de P'tit Jean dans Bintou de Koffi Kwahulé. Cette pièce m'a d'emblée touchée parce qu'il y avait un fond qui, je crois, n'avait jamais été abordé dans le théâtre français, à savoir les enfants issus de l'immigration post-coloniale, la cité... mais dans une langue qui transcendait le côté «social». Il y avait une poésie, une force qui donnait aux personnages une dimension tragique. Et le personnage de P'tit Jean était particulièrement bouleversant, plein de contradictions, de violence, d'amour, de foi aussi. De plus, jouer le rôle d'un jeune gars m'a ouvert des horizons, j'étais dans une très grande liberté.

J'ai également eu le grand plaisir de jouer Bérénice, mis en scène par Catherine Boskowitz. Le bonheur de dire du Racine. C'est magnifique. De la dentelle ! Catherine avait pris le parti d'un rapport « scène-salle » très proche, et cette proximité faisait que nous n'étions pas du tout dans la déclamation mais dans le secret, presque la confession. C'était extrêmement jouissif de dire cette langue de cette manière-là.

LE PERSONNAGE DE « MOI FARDEAU »... UNE FEMME SIMPLE PAS UNE HÉROÏNE

Quelle a été votre première réaction à la lecture du texte de Guy Régis, *Moi, fardeau inhérent* ?

J'étais soufflée, en apnée. Dès les premières lignes, j'ai été sidérée par la puissance de ce texte, sa poésie et sa brutalité, sa précision quasi chirurgicale. Pas une virgule en trop ou en moins. Tout était là. Qu'un homme puisse écrire de manière si juste un texte pour une femme, ça m'a bluffée.

Si vous deviez nous présenter votre personnage ? Qui est cette femme «qui attend en dessous d'une fenêtre dans la nuit» ?

C'est une femme qui décide, de manière définitive, violente, d'arrêter le cycle infernal de l'agression, de «la violence faite aux femmes» comme on dit maintenant. C'est une femme simple, pas une héroïne. On devine dans la pièce qu'elle n'est pas née du bon côté, mais pour moi, elle peut être n'importe quelle femme, toutes les femmes, dans ce qu'elles ont de fondamentalement commun : ce sentiment, très clair ou enfoui, qu'elles peuvent toutes, à un moment ou un autre de leur vie, être considérées comme une proie. Là où cette femme est unique, c'est dans le chemin qu'elle fait avec la parole et qui la métamorphose. Entre le début et la fin du spectacle, grâce à la puissance des mots, elle accomplit un parcours initiatique. Elle vit un passage, elle se transforme. Je crois qu'on assiste à sa métamorphose. En même temps, je pense que ce spectacle est aussi une parabole sur le théâtre, sur l'acte de créer.

LA LUMIÈRE, LE SON, L'ESPACE SONT MES PARTENAIRES DE JEU

Comment s'est effectué votre travail avec l'auteur et metteur en scène ?

Ca a été très vite un travail collectif. Maryse Gauthier pour la lumière et Christophe Séchet pour le son ont été presque tout de suite présents aux répétitions. Et Guy Régis travaillait en même temps avec Jean-Christophe Lanquetin pour la scénographie. Le spectacle s'est vraiment construit avec tous les matériaux, ensemble et en même temps. Les choses n'étaient pas séparées. Et c'était extrêmement précieux. Véritablement, la lumière, le son, l'espace sont mes partenaires de jeux. Et je les aime !

Est-ce plus facile de travailler avec un metteur en scène qui est aussi l'auteur de la pièce ?

Au début, on se dit «génial, j'ai l'auteur sous la main, je vais pouvoir lui poser plein de questions !» Mais, en fait, il n'a pas forcément toutes les réponses. Je ne pense pas qu'un auteur puisse, ni même ait l'envie, d'analyser ses textes. C'est le travail des universitaires. Il y a nécessairement des choses qui ont échappé, qui échappent, à l'auteur. D'autre part, je crois que c'est bien que l'acteur n'ait pas toutes les clefs, qu'il doive aussi faire son chemin personnel avec le texte, travailler avec le temps. Le temps est l'allié de l'acteur. Il faut parfois attendre le bon moment, que ça descende en nous, que quelque chose s'ouvre afin de pouvoir accueillir l'information, l'orientation.

Qu'en est-il avec Guy Régis ?

Il voit ! Dans le sens de « voyant ». Il voit à l'intérieur des êtres. Il est toujours avec toi. Il ne te lâche jamais. Tout en te laissant ton espace, ta place, ton temps (ce qui est rare de nos jours !). C'est un grand accompagnateur.

Etes-vous intervenue dans la mise en scène ?

Guy Régis avait une idée très précise du cadre, de l'endroit et de comment cette parole devait être donnée. Il voulait quelque chose de très minimaliste, très concentré. Je pense qu'il avait tout dans la tête concernant la nature du spectacle, la lumière, le son. Comme c'est quelqu'un d'extrêmement à l'écoute, qui est toujours dans le partage et qui a une grande confiance dans les gens avec qui il travaille, il s'est nourri des propositions des uns et des autres. On était dans l'échange permanent, c'était très stimulant. C'était une expérience très forte pour nous tous. On était un peu comme des archéologues, en train de creuser, chercher, essayer de ramener à la surface un objet très fragile et précieux et aussi très très ancien.

Propos recueillis par Bernard Magnier,
avril 2010

DANS LA FOLIE DES MOTS, AVEC LA LUCIDITÉ DU POÈTE

« *La terre titube, la terre vacille, la terre vire et chavire en tressaillements de frayeur, en déraillements de terreur, dans le macabre opéra des rats [...] effondrements des villes, des bidonvilles, des châteaux et des palais en hécatombe cacophonique.* »

Frankétienne, *Le piège* (écrit en novembre 2009), Editions Vents d'ailleurs

LORSQUE LES LIVRES TIENNENT LES MURS

Parmi les images reçues après le tremblement de terre survenu en Haïti en janvier dernier, il en reste une, anachronique, inouïe, celle de Frankétienne, le poète, romancier et dramaturge, dans sa maison béante, écroulée, dévastée. Frankétienne montant avec précaution à l'étage et montrant au caméraman de la télévision un pan de mur maintenu, celui de sa bibliothèque. « La culture est debout » disait-il avec superbe comme pour conjurer l'outrage des éléments.

En Haïti, les poètes sont debout, dans la dignité du peu, du rien. Les poètes sont debout comme la bibliothèque de Frankétienne, lambeau de mur épargné et tenu par les livres. Ce sont eux qui ont trouvé les mots pour dire l'innommable. Des mots comme surgis d'une autre nuit dans ce « pays embué ». Ils sont les poteaux mitants d'un monde en dérive. Leurs mots sont de toutes saisons.

Parmi quelques livres haïtiens récemment parus :

Dany Laferrière, *L'énigme du retour*
Grasset

De courtes séquences, écrites parfois comme des poèmes, pour dire les blessures et les petits bonheurs des retrouvailles avec le pays natal, les souvenirs enfuis, les ombres entraînées, les lieux retrouvés, les amis rencontrés, et cette terrible impression de n'avoir parfois plus rien à se dire. Un livre qui commence par le vers de Césaire, « Au bout du petit matin », et il s'agit bien d'un « cahier d'un retour au pays natal », tant aimé malgré la distance et le temps. Un livre d'émotions contenues par cet écrivain tout à la fois provocateur (*Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*) et tendre (*L'odeur du café*) résidant en Amérique du nord depuis quelque trente ans.

Ketty Mars, *Saisons sauvages*
Mercure de France

Un journaliste a disparu, enlevé par les sbires du régime de François Duvalier. Sa femme est prête à tout afin d'obtenir sa libération. Mais jusqu'où peut-on aller avec le secrétaire d'état chargé de la sécurité ? Ambiguïté d'une liaison, troubles et convoitises alentours...

James Noël, *Le sang visible du vitrier*
Vents d'ailleurs

Un recueil dans lequel le poète dit « je », évoque l'île, le corps et la terre « chaude » ou « mouillée », les pierres et le pays. Ou bien encore Frankétienne, « homme criblé d'étoiles lointaines ».

Frankétienne, *Le sphinx en feu d'énigme*
Vents d'ailleurs

Un recueil de furie et de sexe où il est question de flamboyances et de spasmes, d'exubérance et de blessures, de bourgeons et de vertiges, de « l'opulence des lèvres » ou de « l'élan du désir »... Et lorsque les mots du dictionnaire ne suffisent plus, le poète s'en invente d'autres dans la mêlée des langues, dans la « spirale » du verbe, dans la folie magique d'une écriture fièvre.

Et pour retrouver l'histoire et la trame de cette littérature féconde, un livre accompagné d'un CD : **Lyonel Trouillot** et **Louis-Philippe Dalembert** : *Haïti, une traversée littéraire*, Cultures France / Ed. Ph. Rey

D'AUTRES LIVRES, D'AUTRES ATTENTES

« Ici, une femme attend »... Les premiers mots de la pièce, *Moi, fardeau inhérent*. Ailleurs, d'autres mots, d'autres attentes...

Samuel Beckett : *En attendant Godot*
Editions de Minuit, 1948

Deux clochards, Vladimir et Estragon, attendent on ne sait trop qui ? Est-ce pour aujourd'hui ? Est-ce bien ici ? Qu'importe... il ne viendra pas et le problème est ailleurs...

Dino Buzzati : *Le désert des tartares* (1945)
Robert Laffont, 1949

Dans un vieux fort, à la limite du désert, le lieutenant Drogo attend l'arrivée des Tartares. La maladie le privera de cet instant...

Julien Gracq : *Le rivage des Syrtes*
José Corti, 1951

Par dépit amoureux, Aldo choisit une affectation lointaine. Il est nommé à la frontière, en charge de surveiller les rives sous la menace d'une guerre depuis trois cents ans...

John Maxwell Coetzee : *En attendant les barbares* (1980)
Maurice Nadeau, 1982

Une petite ville perdue dans le désert et sous la domination d'un magistrat. La rumeur s'en vient... Une invasion de barbares est proche... Des expéditions punitives sont organisées et des razzias ramènent des prisonniers soumis à la torture... Un roman de l'écrivain sud-africain, prix Nobel de littérature en 2005.

Ahmadou Kourouma : *En attendant le vote des bêtes sauvages*
Le Seuil, 1998

Bingo, le «sora» qui «louange, chante et joue de la cora», flanqué de Tiécoura son «répondeur», un «saltimbanque», un «fou du roi», sont chargés de dresser le portrait d'un dictateur africain : «Nous dirons la vérité. La vérité sur votre dictature. La vérité sur vos parents, vos collaborateurs. Toute la vérité sur vos saloperies, vos conneries; nous dénoncerons vos mensonges, vos nombreux crimes et assassinats». Et le lecteur ne sera pas déçu... Toutes ressemblances...

Tatiana Arfel : *L'attente du soir*
José Corti, 2009

Il y a là, un clown blanc dresseur de caniches, une femme recluse, obsédée par les lignes et les chiffres, et un gamin abandonné survivant sur un tas d'ordures. Trois voix de laissés pour compte de la vie... Un premier roman très remarqué en 2009.

Et toutes ces lectures ne dispensent pas de regarder le tableau de **Gustav Klimt**... *L'attente*

« UNE FEMME LAVÉE, DÉLAVÉE QUI ATTEND DE PRENDRE SA VENGEANCE »

Bernard Magnier : Pourriez-vous nous dire comment est né *Moi, fardeau inhérent* ?

Guy Régis Jr : Tous les textes que nous écrivons ont leurs prémices déjà cachées en nous. Ils sont nés avant même d'être nés. Je suis peu surréaliste et je ne crois pas que le subconscient crée et que l'esprit emmagasine tellement de choses qu'il nous faille les extraire. Mais le prosaïsme du théâtre (mon plus dur ennemi), auquel on fait face souvent dans ce mode d'écriture, empêche de se soumettre à ses premières pensées. Telle genèse devient prétexte, indication scénique, telle autre s'efface pour mettre en relief un plan, une scène. L'écriture pour la scène se plie souvent aux exigences de liens concrets, perceptibles, vrais, crédibles sinon incontestables. Le théâtre est un langage parlé. Le propre du langage parlé est qu'il est constitué de faits, parfois visibles, parfois invisibles, d'accompagnements, de gestuelles, de silences... La richesse dramatique du langage parlé fait de l'écriture théâtrale une poésie de l'instant.

Vous souvenez-vous de la première phrase écrite ? Est-ce vraiment la première ?

La phrase du début, la vraie, est celle-ci : « Il y a longtemps depuis que j'attends ». Souvent, la première phrase rassemble, corrobore l'idée qui nous a travaillé depuis des temps. Je l'ai trouvée, comme une sorte de remous de l'intérieur, une introspection farouche. Toute la suite viendra de cette « situation » inconfortable d'incitation à la prise de conscience contre l'attentisme, le marasme du rester en place.

Si vous deviez nous présenter le personnage de votre pièce...

Une femme lavée, délavée, qui attend, de prendre sa vengeance, de triompher contre l'injustice, le mal (mâle). Une femme en prise avec le temps infini. Une femme en prise avec la nature impartiale des choses.

Aviez-vous des références, des personnages (roman, théâtre, cinéma) en tête lorsque vous avez écrit ce texte ?

Je travaille depuis un certains temps sur des personnages de femme. Ma dernière pièce avant celle-ci, *Mourir Tendre*, est l'histoire d'une femme en prise avec toute une ville, un pays. Je ne me suis inspiré d'aucun personnage précis mais dans mon patrimoine littéraire, il y a sans doute la présence insoupçonnée d'une Antigone, d'une Mère Courage...

LA SOUVERAINETÉ EXTRAORDINAIRE DU LANGAGE D'UN SEUL

Pourquoi avez-vous choisi la forme du monologue ?

Je trouve intéressante la souveraineté extraordinaire du langage d'un seul. Le fameux monologue d'Hamlet, son introspection, ne nous met-il pas directement devant la troublante et si vraie réalité de ce personnage cruellement partagé entre le « To be, or not to be... », si cher à l'existentialisme ? Le théâtre est bien un existentialisme. Et le monologue le lui rend bien.

« Ce soir, je ne serai pas ta belle
Je ne serai pas ce que tu voudras faire de moi »

Guy Régis Jr

La nature est très présente dans votre texte, quel rôle lui attribuez-vous ?

J'écris (sur) ce qui m'interpelle, me dépasse. Le jardin français, cartésien jusqu'au pollen, témoigne extraordinairement du génie de l'homme et en même temps de sa toute puissance. C'est le comble de la sédentarité. Mais au-delà du fait que nous pouvons transformer certaines choses, je me trouve infiniment petit, malgré tout, face à leur débordement possible. La nature imprévisible de l'air, de l'eau, du feu, de la terre. Combien avons-nous peur tous du lendemain face à ces choses qui pourront un jour nous emporter ? Tous ces éléments s'imposent donc à moi, en parallèle à ce que je décris de la banalité de l'homme lui-même, du citoyen, de l'urbain dans son obstination à dominer, sans succès, la nature, avec agressivité et violence. Alors j'essaie d'interpréter ces signes autant que faire se peut.

Quelle est cette pluie tant attendue à la fin de votre pièce ?

Un secours pour quelqu'un perdu sur une île déserte. Cela pourrait être Dieu, le baptême pour les Chrétiens. La Mecque pour un musulman. Le vote pour un démocrate convaincu. Ou tout à fait l'inverse : l'inévitable, l'inévitable pour l'homme. Ce qui nous ramène à notre rôle de simple vivant faisant partie d'une chaîne, quoi qu'il en soit, irréductiblement, et contre lequel nous ne pouvons rien.

UN METTEUR EN SCÈNE EST UN SIMPLE ACCOMPAGNEUR, UN RÉGISSEUR SENSIBLE

Vous êtes à la fois l'auteur et le metteur en scène de cette pièce, pouvez-vous nous dire quels ont été vos partis-pris dans la mise en scène ?

La mise en scène est l'art du vingtième, vingt-et-unième siècle. Elle s'est établie presque partout. Le cinéma, la photo, presque tous les arts plastiques... Bien avant, dans la musique, et, bien plus radicalement, dans le théâtre et les performances depuis pas loin d'un siècle... Comme auteur dramatique (drama : action), je suis fasciné par l'action mais dans le temps et l'espace. Je viens sûrement d'un pays où les lieux sont chargés en images. Où le cérémoniel dans tous les éléments de vie est primordial. Partout, dans tous les espaces, dans d'autres pays, nous sommes entourés d'images, et les lieux nous habitent autant que nous les habi-

artistique autonome. Oui, autonome ! Et, bien sûr, en cherchant qu'elle soit en résonance avec le texte, toujours, sans en être l'esclave.

J'ai surtout eu la chance de travailler avec une équipe exceptionnelle. Pour l'interprétation, Nanténé Traoré qui a une capacité déconcertante de réceptivité, de résonance et, sur un plateau, c'est le plus magnifique trésor que l'on puisse avoir. Pour la création sonore, Christophe Séchet et son travail très exigeant. Maryse Gautier pour son travail méticuleux à la lumière, et, enfin, Jean-Christophe Lanquetin pour la scénographie habilement menée qui vient donner tout son sens à l'ensemble du spectacle. Ils ont fini d'apporter au texte ce qu'il lui fallait. Après tout, un metteur en scène n'est qu'un simple accompagnateur, un régisseur sensible, là pour faire la jonction d'une expression à l'autre, permettre la traversée, le voyage, entre ceux qui donnent à voir et ceux qui viennent voir, « regarder ».

La lumière (ou plus exactement l'absence de lumière, la pénombre) joue un rôle majeur dans la mise en scène, pouvez-vous dire vos attentes sur ce point ?

Il y a beaucoup de lumière dans cette pièce ! Mais il faut apprendre à la voir. La lumière du jour est présente dans nos vies, pourtant elle disparaît dans nos pensées. J'ai aimé travailler avec quelqu'un comme Maryse Gautier qui a une conception très finement pensée de la lumière, perçue comme un élément de l'espace et non comme un accessoire. Elle n'éclaire pas seulement. Elle parle aussi.

« Qui sera le prochain bourreau de leur ensauvagement ? » demande votre personnage à la fin de la pièce.

Quelle réponse pourriez-vous lui donner ?
Je ne sais pas.

« Y a-t-il un pont pour passer l'attente »
James Noël, *Le sang visible du vitrier*

Mais au-delà, écrire s'accompagne du « mettre en image ». Le théâtre est bien ce qu'on regarde, voit, entend. De l'écriture vivante, de la parole vivante, faite de l'inexactitude des mots portés par la voix, le corps, les images, dans l'immédiateté, les contingences du hic et nunc.

J'ai écrit la pièce et j'ai aussi, du mieux que j'ai pu, travaillé à sa mise en scène. Séparément parfois. En guerre avec les idées qui en émanent, en confrontation directe ou en état de questionnement. J'ai pris la mise en scène pour ce qu'elle est, un support comme l'écriture qui en est une aussi, une autre expression

Dans son roman, *Hadrina dans tous mes rêves*, René Depestre écrivait le nom de son héroïne avec « H » comme... Haïti, suggérant ainsi une lecture possible de son livre. Souhaitez-vous une telle lecture pour votre pièce ?

Non. J'ai simplement décrit une situation humaine. Non. Je veux dire que mon personnage aurait pu être originaire de Saint Denis de la Réunion, ou de Mayotte, ou venir de la Louisiane, ou à l'inverse, du Texas...

Propos recueillis par Bernard Magnier, avril 2010

NANTÉNÉ TRAORÉ : « DÈS LES PREMIÈRES LIGNES, J'AI ÉTÉ SIDÉRÉE PAR LA PUISSANCE DE CE TEXTE »

Bernard Magnier : Afin de faire connaissance pouvez-vous dire comment vous avez découvert le théâtre ?

Nanténé Traoré : A l'école, au club théâtre du collège. Durant toute l'année, on faisait des improvisations, on inventait une histoire que l'on présentait à la fin de l'année. Ensuite, j'ai continué à la MJC de Vénissieux, dans la banlieue de Lyon. J'ai voulu être comédienne avant d'avoir vu des spectacles. Jouer, c'était pour moi LE moyen d'expression ! Le plaisir du plateau, je l'ai découvert pendant ces premières expériences.

Quels sont vos grands souvenirs de théâtre ?

Plus tard, à Paris, j'ai découvert les spectacles de Peter Brook aux Bouffes du Nord. Je me souviens qu'il avait fait une saison sur le théâtre sud-africain (c'était encore la période de l'apartheid). Il avait mis en scène en scène *Woza Albert* avec Bakary Sangaré... Des tranches de vie à Soweto, et sur scène, il n'y avait rien d'autre que les acteurs et deux ou trois caisses de bois. Et c'était le monde. Extraordinaire !

Puis *La Tempête*, bien sûr, et d'autres spectacles de Brook qui m'ont beaucoup impressionnée. Il y a eu aussi Jeanne au bûcher de Claude Régy et tous ses autres spectacles. Enfin, Didier-Georges Gabily avec qui j'ai eu la chance de travailler et de plonger dans les possibilités inouïes de la langue, du plateau. Le travail de l'atelier et des spectacles fait avec lui sont mes fondations.

MON IDÉAL D'ACTRICE C'EST... BILLIE HOLLIDAY

Avez-vous des modèles ? Des références ?

Koffi Kwahulé dit une chose que j'adore : "Mon idéal d'écrivain c'est Monk". Pour le paraphraser, je dirai que mon idéal d'actrice c'est Billie Holiday et aussi Nina Simone, pour le côté furieux. Sinon, je n'ai pas de modèle à proprement parler. J'aime voir les acteurs et les actrices. Je suis souvent impressionnée et j'apprends beaucoup en les regardant. Si je devais avoir une référence, ce serait sans conteste Valérie Dréville, pour qui j'éprouve une admiration sans borne. Je suis émerveillée,



stupéfaite, à chaque fois que je la vois. C'est à la fois un mystère et une transparence totale, un don de soi insensé. Un rapport à la langue toujours réinventé, fou. J'éprouve cela aussi avec Pascal Bongard.

Parmi les rôles que vous avez interprétés, quels sont ceux qui vous ont le plus marquée ?

L'Ombre de la jeune négresse au visage jaune, dans *Gibiers du temps*. Gabily écrivait pour ses acteurs, et pour moi, dont c'était l'un des premiers spectacles, c'était un cadeau extraordinaire. Les Ombres, ce sont ceux dont on n'entend habituellement pas la voix, ni dans la vie, ni sur →

EN ÉCHO

Rencontre proposée et animée par Bernard Magnier

Mercredi **26 mai**, après la représentation

Haïti debout ou comment peut-on écrire, peindre, sculpter, créer après janvier 2010 ?

Avec **Anne Lescot**, anthropologue, réalisatrice, qui multiplie les initiatives pour faire connaître et reconnaître la culture haïtienne, et tout particulièrement ses plasticiens. Elle vient de publier, avec Karole Gizolme, un *Guide de la Caraïbe culturelle* et est de retour d'un récent voyage en Haïti. Avec également **Guy Régis Jr**, dramaturge, auteur des pièces *Moi fardeau inhérent* et *Ida* (présentée en 2007 au TARMAC).

Une occasion de découvrir leurs œuvres et travaux et d'évoquer la vitalité artistique haïtienne, ses raisons et ses enjeux, et le rôle des artistes dans le quotidien, la connaissance et le devenir du pays, singulièrement après le tremblement de terre de janvier 2010.

ÉCRIRE EN FRANÇAIS, VENIR D'AILLEURS

Un rendez-vous proposé et animé par Bernard Magnier

Lundi **7 juin à 20 h**

(Espace cabaret - jauge limitée - réservations ouvertes)

Quels sont les points communs entre La Comtesse de Ségur et Alain Mabanckou, Guillaume Apollinaire et Atiq Rahimi, Marguerite Duras et Milan Kundera, Samuel Beckett et Tahar Ben Jelloun, Henri Troyat et Tierno Monenembo, Albert Camus et Eugène Ionesco ? Tous sont nés hors de France, tous écrivent en français !

Ainsi et depuis longtemps, la littérature s'est enrichie de talents, multiples et nombreux, de «travailleurs émigrés» ayant choisi la langue française pour s'exprimer...

Petit panorama de cette présence, des traces laissées par cette origine et de la relation entretenue par ces écrivains "venus d'ailleurs" avec la langue française.

LE TARMAC DE LA VILLETTE ACCUEILLE

Monique Blin et Ecritures en partage

À LA RENCONTRE DE ETEL ADNAN

Le lundi 14 juin 2010 à 20h

Lecture dirigée par **Claude Yersin**

Lecteurs **Camille Brunel, Thierry Belnet, Pierre Stéphan Montagnier, Claude Yersin**

Suivie d'une rencontre avec l'auteure animée par **Théogène Karabayinga** (RFI) et de la signature de ces livres.

Sitt Marie Rose : Sitt Marie Rose, qui dirige une école pour handicapés, a été prise dans le filet de la guerre civile libanaise. Elle, qui a lutté pour la justice sociale et pour l'émancipation de la femme arabe, paye de sa vie une situation où les armes ont remplacé le dialogue.

Comme un arbre de Noël : Un journaliste américain connaissant bien l'Irak et un boucher irakien sont dans une prison « provisoire » située au sous-sol du Ministère de la Justice à Bagdad. Nous sommes au début de la guerre qui suit l'invasion du Koweït par l'Irak... Lorsque Bagdad brûlait sous les bombardements aériens un des pilotes américains déclarait à la radio (et tous les médias du monde l'ont retransmis) : « Bagdad brûle comme un arbre de Noël ! »

Jennine : Cri de douleur et d'horreur arraché par le massacre du camp de Jennine Née à Beyrouth, **Etel Adnan** a été l'élève de **Gabriel Bounoure**, fondateur de l'École Supérieure des Lettres de Beyrouth, avant d'étudier la philosophie à la Sorbonne, à Berkeley et à Harvard. Installée aux Etats-Unis, elle a enseigné la philosophie en Californie, de 1958 à 1972. Elle rentre au Liban comme journaliste des pages culturelles du quotidien « Safir » puis partage son temps entre l'écriture et la peinture.

Elle écrit en français et en anglais, et ses textes sont traduits en arabe, allemand, italien, brésilien. Elle est publiée chez P.-J. Oswald, aux éditions des femmes, Post-Appolo Press, Papyrus et prochainement chez Tamyras.

Certains de ses poèmes ont été mis en musique par Gavin Bryars, Tania Leon, Henry Threadgill, Annea Lockwood et Zad Multaka.

Elle a collaboré avec **Robert Wilson** pour l'opéra, *CivilwarS* (dont elle a écrit la partie française) qui fut joué à la MC 93/Bobigny en 1985. Son poème *Jennine* a été mis en scène en 2006 par **Theodoros Terzopoulos** au Théâtre Attis d'Athènes et au Liban par Nagy Souraty.

PROCHAIN SPECTACLE :

TÊTES À TÊTES 22 juin – 10 juillet 2010
du mardi au vendredi à 20h, le samedi à 16h

Une soirée - Deux chorégraphies aux accents décalés et métissés

ShowTime

Chorégraphie **Philippe Ménard**

Avec **Philippe Ménard, Boukson Sere**

Ombres et lumière. Smoking cravate, chaussures vernies et lunettes noires, ils jouent du Noir et du Blanc. Boukson Sere, Philippe Ménard. Hommes orchestres jouant des images et du son, ils dansent la caricature, la parodie du quotidien. Coupé-décalé !

Simon

Chorégraphie **Xavier Lot**

Avec **Simon Romuald Abbe**

Danse de claquettes avec chaussures à crampons. Footing sans fin jusqu'à l'épuisement. Rêves. Mirage. Paillettes, ballon doré... Sous le maillot l'espoir. N'y aurait-il pas d'autres horizons pour toute une jeunesse que le football ?



DANSE

TÊTES À TÊTES

BURKINA FASO
CAMEROUN

DU 22 JUIN AU 10 JUILLET 2010

FESTIVAL SAUTES D'HUMOUR

du 20 juillet au 28 août 2010

3 artistes, 3 spectacles " seul en scène ", 6 semaines d'humour au TARMAC !

1960-2010 : 50 ans d'indépendances africaines... Pas de quoi rire ? Pas si sûr ! Car ce n'est pas l'avis de ces compères, facétieux et taquins, qui ont souhaité ne pas (se) défilier... Mais qui ont choisi leur parti, celui d'en rire.

BAS LES MASQUES du 20 au 24 juillet et du 24 au 28 août

Dieudonné Kabongo Bashila / République du Congo - Création

Texte et interprétation : **Dieudonné Kabongo Bashila**

Mise en scène : **Lorent Wanson**

Dans *Bas les masques*, Dieudonné Kabongo s'imagine des racines improbables, celles d'une population qui veut être découverte à tout prix. Dans cette fable drôlatique, il ausculte avec ironie et tendresse toutes les avanies par lesquelles ont dû passer les peuples qui ont eu besoin de colonisateurs pour être considérés comme faisant partie de l'Humanité. A l'inverse de l'Africain s'attirant les sympathies à tout prix, ce personnage parfois grandiloquent, souvent de mauvaise foi mais toujours pertinent, nous renvoie aux confins des questions d'identité qui taraudent notre monde, plein d'une vitalité décoiffante.

L.W

CHICHE L'AFRIQUE du 27 juillet au 7 août

Gustave Akakpo / Togo - Création

Texte et interprétation : **Gustave Akakpo**

Mise en scène : **Thierry Blanc**

Parlant des journalistes, Nicolas Sarkozy a dit, et il ne sera pas le premier ni le dernier homme politique à le claironner : « Leur façon d'agir, c'est de commenter... Ma façon d'agir, c'est d'agir ». J'aimerais réparer cette grossière erreur, ouvrir le théâtre et donner la parole aux présidents qui n'ont pas souvent l'occasion de s'y rendre. Transformons la scène en plateau de télévision pour ne pas trop les dépayser, place à l'émission « Chiche, l'Afrique », la seule émission qui confie la revue de presses africaines à Mobutu, Eyadema, Dadis, Kadhafi, Biya, Bouteflika, Houphouët, Gbagbo, bref que du beau monde bien propre !

G.A

BIENVENUE O KWATT du 10 au 21 août

Valéry Ndongo / Cameroun - Création

Texte et interprétation : **Valéry Ndongo**

Mise en scène : **Sonia Ristic**

Après nous avoir « fait son cinéma » l'été dernier, Valéry Ndongo nous entraîne avec lui dans son quartier de Yaoundé, le Kwatt. Avec toujours la même langue jouissive et imagée, truffée de « camfranglais », il nous plante le décor d'un Cameroun urbain d'aujourd'hui. Au Kwatt, des personnages hauts en couleurs se succèdent, traîne-savates, marabouts, femmes jalouses, et bien sûr « les Blancs », européens en quête d'exotisme... C'est un spectacle sur la difficulté d'appréhender l'Autre, sur l'éblouissement de la rencontre et c'est surtout un spectacle drôle.

S.R

ATTACHÉS DE PRESSE : Pascal Zelcer - 06 60 41 24 55 - pzelcer@wanadoo.fr / Jean-Philippe Rigaud - 06 60 64 94 27 - jphirigaud@aol.com

LE TARMAC PRATIQUE

RÉSERVATIONS 01 40 03 93 95 / www.letarmac.fr / Fnac / TheatreOnLine / Starterplus / Ticket-Théâtre(s) / Crous / Tick'Art / Kiosques Jeunes...

TARIFS : plein 16 € / réduit 12 € / Abonnement de 8 € à 10 € la place selon la formule choisie.

Le TARMAC de la Villette - Parc de la Villette - 75019 PARIS / M° Porte de Pantin / Bus PC ou 75 / www.letarmac.fr

JOURNAL : Directrice de la publication : Valérie Baran / Licences d'entrepreneur de spectacles: 1021208-09-10 / Rédaction : Bernard Magnier

Conception graphique et visuel de couverture : Pascal Colrat, assistante Nina Brosselin, photos : DR.